

## Comme une lettre pour Marc Delouze

*Je me tiens sur le seuil de la vie et de la mort les yeux baissés  
les mains vides*  
(Louis Aragon, fragment d'« Épilogue », in *Les Poètes*)

J'ai rencontré Marc Delouze, en 1986, à la création de la Maison des écrivains et de la littérature, elle était à l'époque dirigée par Hugues de Kerret et le poète Georges-Emmanuel Clancier la présidait. Marc était venu nous présenter son projet original des *Parvis poétiques*, celui de capter les voix de la poésie contemporaine et rendre leur écoute accessible à tous au moyen d'expositions sonores ambulantes. Tel un magicien, ou un représentant de commerce, il nous ouvrait ainsi avec enthousiasme sa petite valise en métal contenant l'un de ses premiers enregistrements. Il suffisait de brancher un beau téléphone rouge pour écouter *La voix d'un poète* ou d'un écrivain ! Était-ce bien sérieux cette mise en boîte sonore ? Ça l'est devenu très vite et ces « Ecrivains au bout du fil » ont circulé dans le monde entier, rassemblant ainsi les voix des plus grands poètes et écrivains contemporains de tous les pays. De ce modeste projet, une grande bibliothèque poétique sonore est née, ouvrant la voie à d'infinis partages.

Je me souviens aussi de sa présence dans nos bureaux à la Maison des écrivains ; il semblait toujours débarquer d'un grand voyage, c'est tout juste si le sable des déserts qu'il aurait traversés ne sortait pas de ses semelles ! Il y avait en lui quelque chose de trépidant à chacun de ses passages... Il dégageait une énergie débordante qui bousculait nos heures sous les toits de la rue de Verneuil.

Toujours entre deux traversées il revenait riche d'images et de sensations que l'on retrouve dans sa poésie. Cette façon d'être là en

drainant les ailleurs. Et quelques ports d'attache : Marseille, Montmartre, la Puisaye , aujourd'hui Fécamp et la mer.

Ses récits sensibles et parfois à vif sont ceux d'un homme qui marche, désire, découvre, se cogne. Et rencontre. Des rencontres qui permettent au regard d'insister, celles d'un marcheur haut en couleur qui n'hésite pas à franchir les frontières, qu'elles soient de langues, de mots ou de conventions. Se moquant à l'occasion des bonnes manières qui briment l'impertinence de la sincérité. Dans le même esprit, Marc Delouze est un poète qui ose la prose et le récit, les préférant parfois au retour à la ligne et à l'ordre métrique.

Il fait « parler le monde » avec sa manière de déranger l'entre soi, d'ouvrir à d'autres formes, d'autres langages, d'autres rythmes, de nous obliger à les connaître et les écouter telles des musiques venues de très loin. Marc en est un passeur attentif et respectueux.

Parfois, il y a aussi chez lui quelque chose du saltimbanque, de l'équilibriste assumé qui se plait à bousculer les lignes. Mêlant la danse, les corps, la peinture, la musique, voire le jonglage, il place la poésie dans le grand *Tout* ; il s'agit de la rendre vivante par tous les moyens. Mais que l'on ne s'y trompe pas, cette désinvolture n'est qu'apparente, et les maux des hommes graves et vifs sont toujours présents dans ses textes. Il s'attache à leur nécessaire transmission afin de ne pas oublier l'Histoire, la grande comme la plus humble. Je me rappelle l'effroi et la sidération qu'il me confia à sa lecture des *Récits de la Kolyma* de Varlam Chalamov... Il me fit aussi découvrir des auteurs alors à peine traduits en France : le portugais Antonio Lobo Antunes, le turc Enis Batur... Ecritures où l'on retrouve l'âpreté autant que la générosité.

D'un chapiteau de cirque à l'appartement de Boris Vian, Cité Véron, en passant par les multiples gares et aéroports, ce sont autant d'espaces qui

participent au parcours enchanté de Marc Delouze. C'est un choix de vie fait de chemins de traverses, d'engagement, d'homme libre. Dans *L'homme qui fermait les yeux sans baisser les paupières*, (Le bruit des autres, 2002), il se pose à lui-même les questions qui dérangent. Finalement, cette liberté et ces choix – politiques ou poétiques – sont toujours aussi fondamentaux.

Il y a une trentaine d'années que nous nous croisons. Je ne suis pas certaine de savoir séparer le poète, le voyageur, le créateur de rencontres et de festivals. L'amitié a ce mérite de ne rien dissocier.

Catherine Riza

(A Marc Delouze, le marcheur infatigable)

Marc, tu n'as pas de montre.  
Aujourd'hui, jour de Noël.  
Je relis 14975 jours entre"  
"Le temps ne passe pas"  
Il aura passé le temps  
malgré les moulins  
et les hommes sans vent  
Le poème est ton dictionnaire,  
la fête à réinventer

Tu m'as appelé un soir de décembre.  
Les roses n'arrivaient pas à se coucher.  
Toi plus seul qu'une araignée sans sa toile  
comme un enfant qui cherche son étable  
Toi mon roi,  
garde une lampe allumée  
quand toutes les crèches auront disparu.

Marc  
le poème ne nous appartient pas,  
tu le sais.  
Rien ne peut ralentir les flammes de l'hiver.  
Sur ton vélo à voile,  
tu sèmes des voix dans la ville.  
De parvis en parvis en parvis  
Tu écris sans engrais chimique;  
loin des Champs Élysées  
Nos pas décousus rêvent  
d'une amitié sans faille.  
La parole coule sur tes lèvres  
Joie dit le poème d'être lu  
comme un chant de cailloux  
au pays des sources  
Tu es cet apprenti lecteur  
qui apprend à écrire en marchant.  
Vivre son pas,  
sa vague,  
sa grande clairière!  
Rien n'est loin  
pour celui qui marche loin de ses paupières.  
Quand nous aimerons la peau des larmes,  
les mots franchiront la lumière.

Dominique Cagnard  
(Nanteuil les Meaux, le 25 décembre 2013)

## Hubert Haddad

Marc Delouze en flâneur de la grâce

« Non, ce n'est ni lui ni moi, c'est le monde qui parle. C'est sa terrible beauté. » (Louis-René des Forêts) Caché dans ces mots, un titre de Marc Delouze pourrait définir à la fois l'œuvre et l'homme. Ce dernier ne se présente guère en auteur à manchons de clerc, gribouri, solliceur de loffitude – bien plutôt en flâneur de la grâce. L'inspiration pour lui est comme le dieu à la houppe, le Kairos : il l'attrape au vol au juste instant, sans doléance, et poursuit d'un pas oblique son chemin de remembrances et d'illuminations. La poésie exclut le faix des rhétoriques ; si l'on espère garder le cap sur l'horizon, mieux vaut tenir à distance « l'éternelle charogne du poème ». Marc Delouze écrit en étoilement d'arantèle le récit hypothétique de l'instant, sorte de prosopopée réactive où les *en allés* font sans cesse retour, à jamais présents dans la *maison des mots*. Ses plus belles pages racontent cette exultation rimbaldienne, de l'éternité recouverte comme *mer* en soleil. La mort elle-même ne serait qu'un oubli, « un simple et naturel oubli de vivre ». Delouze convoque d'un même verbe les témoins de l'ignominie et de la miséricorde, le zek Chalamov ou Hadewijch d'Anvers, Itzhak Katznelson, l'auteur assassiné du *Chant du peuple juif assassiné*, Marie la Magdaléenne en pécheresse élue, ou Missak Manouchian, poète implacable, *comme un apôtre aux jours de combat*.

Sous couvert du récit ou de l'essai, à la croisée des chemins luxuriant de la rencontre et de la dispersion, c'est le poème qui se perpétue en tous lieux de l'être, sous les feux croisés des circonstances, dans le texte et la parole offerte, le poème ou la poésie, cet échange infini de la plénitude et de la vacuité dont parle Hadewijch : « C'est fruition commune et réciproque, bouche à bouche, cœur à cœur, corps à corps, âme à âme ; une même suave Essence divine les traverse, les inonde <sup>[SEP]</sup> tous deux, en sorte qu'ils sont une même chose l'un par l'autre et le demeurent sans différence — le demeurent à jamais. » (*Lettre IX*) Aussi attend-on Marc Delouze partout et nulle part, au gré de son inspiration vagabonde, car il faut que l'erre et le souffle se rejoignent en coïncidence dans une action, un voyage, un livre, un seul vers insigne :

*Le silence est la seule parole à laquelle on ne peut échapper*

Mon cher Marc,

Notre relation atteindra-t-elle le demi-siècle ? Elle n'en est pas loin. Le désir de relire *Souvenirs de la maison des mots* pour retourner vers notre rencontre, 1971, m'a mis face à un autre titre, qui le domine dans le volume de sa réédition : *Poésies en phase terminale* (2011). Tu as eu raison de faire grincer le temps quand il se réduit, rien de mieux qu'un peu d'humour pour réveiller la conscience. Ce dernier mot, à peine écrit, provoque un petit silence durant lequel il prend une importance qui me surprend et m'interroge. C'est qu'il y a un fameux mouvement de prise de conscience entre les deux titres cités plus haut si bien que ce mot - le mot « conscience » - prend tout à coup un relief, une valeur, une capacité de désignation qui éclairent la relecture, faite hier, de ton livre au double titre. En retrouvant tes poèmes des années 1970-71, j'ai été sensible à l'usage innocent que tu fais des mots : cela donne à tes poèmes d'alors une spontanéité qui leur conserve fraîcheur et jeunesse. Parfois, quand il est régulier, leur rythme est d'imitation, mais celle-ci leur vient si naturellement qu'elle est dotée de la même vivacité. Le ton de la « phase terminale » a suscité une sorte de collision dans ma lecture, et c'est de son après-coup qu'a surgi le mot « conscience ». Il y a quarante années entre 1971 et 2011 : le plus confortable serait de les mettre sous le signe des « Parvis poétiques » et de leur longue réussite ponctuée par des publications dont *C'est le monde qui parle*, 2007, me reste très proche. Cependant, mon goût pour « A Larmes égales » et les diverses parties dont se compose « Phase terminale » me donne à penser que, durant toutes ces années, tu n'as cessé d'être mis à la question par une prise de conscience qui a dérangé de plus en plus ton rapport à l'écriture, à la politique, à la société. Dans chacun de ces domaines tu as affronté un massacre - oui, ce mot est excessif mais je le maintiens pour la raison que la violence éprouvée est sans limites quand on perd l'une après l'autre les certitudes de lendemains qui chanteront, d'une organisation sociale plus juste et d'une écriture régulée par l'illusion d'un prochain partage. Il me semble que, plus que tout autre, tu as souffert de découvrir la ressemblance, « à larmes égales », entre toutes les répressions et tous les camps de concentration quelle que soit leur étiquette et leur région. Tu exprimes cela par des aphorismes qui font boîter la langue, par des notes qui font mal à la verticale, bref par l'invention d'une résistance qui n'a pas peur de désespérer le présent pour le sauver au moins des illusions. Merci de tout cœur.

Bernard Noël

MARC DELOUZE, OU LA PHILOSOPHIE DE LA JOIE DU VIATIQUE

Entre Fécamp et Montmartre, Marc Delouze n'en finit pas de nous surprendre. Son premier recueil publié en 1971 **Souvenir de la Maison des mots** était présenté par Louis Aragon. Mais Delouze est homme à s'écarter des voies tracées, ses chemins (*de traverse* écrit Catherine Riza), hantises lumineuses, il les sillonne en lui, dans les mots, dans les pays et vies parcourues avec une surprenante appétence et rage. A ce jour, il a publié plus d'une vingtaine de livres (poèmes, récits, livres d'artiste) dont les derniers parus en 2016, **Chroniques du purin**, chez L'Amourier et **L'invention du paysage**, Les Lieux Dits Éditions. Il a été cofondateur et conseiller littéraire du festival Les Voix de la Méditerranée de Lodève. Il anime le festival Tout un poème à Paris et organise les manifestations des Parvis Poétiques. Voyageur donc, et ardent défenseur de la poésie.

Le dossier s'ouvre sur des inédits, on retrouve cette extraordinaire scansion, ce souffle si particulier, ces images qui n'ont de cesse *d'affronter les massacres* (Bernard Noël), *la lumière nous incinère* nous dit le poète. Oui Delouze convoque d'un *même verbe les témoins de l'ignominie et de la miséricorde* (Hubert Haddad). *Les impressions sur un poète de Marie-Claire Bancquart évoque cette étrangeté que Delouze capte dans ce **Monde qui parle** (Verdier) (cette phrase qui précède n'est pas un peu bizarre ?)*, Claudine Bohi en écrit les saisissements, oui, il *libère les vertiges sans jamais renoncer* (Mireille Fargier-Caruso).

Dans sa Valse à mille temps de l'homme-monde, Thomas Fraisse s'empare du combat de l'homme à même le monde, en extrait une bouleversante *philosophie de la joie du viatique*.

Marc Delouze n'est pas poète à se laisser faire ni à laisser faire la poésie. Il bouscule, mais ce qui s'agite alors est un *cœur palpitant*. *(cette dernière phrase me semble un peu... convenue, non ?)*

Marc Delouze...ah oui, les Parvis... Moi aussi, j'ai limité la pensée, l'action de Marc Delouze à sa volonté de faire connaître la poésie des autres par des moyens qui la rendraient accessible, à tous. C'était courir des risques de vulgarisation par la facilité; je l'avais craint, mais j'en étais revenue trop souvent pour garder cette crainte. Des chœurs féminins populaires remarquables venus d'Italie, un accordéoniste d'un talent certain...très souvent le projet de Marc était heureusement mis en oeuvre.

Or, il s'est trouvé qu'un soir de 2007, regardant les livres exposés avant de quitter la salle, j'ai trouvé, perdu parmi d'autres, un livre à couverture jaune édité chez Verdier : Marc Delouze, *C'est le monde qui parle*. Tiens !-« C'est un livre de voyages », m'a dit la vendeuse. Je savais bien qu'il voyageait, Marc, mais pas qu'il écrivait encore, après des débuts sous l'invocation d'Aragon dont j'avais entendu parler...

Munie du *Monde qui parle*, j'entame pour revenir chez moi un voyage en autobus, dont j'espère charmer les longueurs en lisant. Je lis si bien, que pour une première fois de ma vie, je rate l'arrêt..C'est que le livre est singulier, un faux « récit de voyages », où le monde glisse devant le moi sans se l'approprier.

Marc, le voici qui reste à distance dans les pays les plus lointains comme les plus familiers - à moins que l'étranger, ce soit lui, Marc, saisi par la tristesse des chambres d'hôtel, par l'absurdité apparente dans certaines villes comme Jérusalem, par le bric-à-brac letton, tout aussi bien que par l'étrangeté, l'*étrangèreté* de Millau, Aveyron, après celles de Marseille et de Marrakech. ..À Millau, « sur un muret de pierres », « *il n'en a pas fini avec sa propre histoire*», il « lèche longuement, puis tout à coup mord et dévore une nectarine, « refusant l'idée que le silence qui tombe sur la ville soit« une bache jetée sur l'histoire du monde »... Rien que cela !

Drôle de « livre de voyages », dans lequel la ville de Vesoul est pour l'auteur « une ville où peut-être /son / ombre/ le/poursuit/ le/rattrape » ! Oui, la très belle écriture de ce livre singulier fait passer en premier lieu la mort, le manque, la séparation.

Plus tard, seulement, et forcément plus tard, les poèmes que Marc Delouze a publiés en 2012, *14967 jours entre Poésie en phase terminale, (2011) et Souvenirs de la maison des mots (1971)* m'ont éclairée sur ces impressions. Les poèmes de 2012, sobres, brefs, font le bilan des relations toujours paradoxales entre le poète et le monde, le corps du poète et l'écriture. » Tu as vécu/ avec une clé dans ta bouche/ fermée ». Et



maintenant, voici la tristesse des *Poésies en phase terminale*, leur ton retenu, bref, sobre dans la violence... »Le monde que tu mangeais/ maintenant te digère »...

Voici pour le poète le temps venu d'éclairer les rapports entre lui, Delouze , et Aragon : l'énorme surprise d'être l'inconnu tout à coup publié dans les *Lettres Françaises*, puis aux éditions des Editeurs français réunis, puis la cessation brutale de l'amitié, du soutien. ...Les premiers poèmes, de quête, de manque, de mort, d'une écriture très tenue, ont de quoi séduire et faire mieux comprendre les silences, les réserves, et la sobriété de la période qui a suivi.

Oui, un vrai poète, Marc Delouze, et d'autant plus vrai qu'il a choisi de faire valoir les autres. Avec cet amour insatisfait pour l'écriture .Toujours insatisfait. Je relis avec la plus grande sympathie , dans *Cauchemar du poète ou l'inverse* :

*« Ab renaître au désir du monde, au silence du bois,  
des océans, des airs  
naître illettré, enfin-dis-tu*

*(et la musique ?)*

*Ne parlant de rien, la musique dit tout ».*

Marie-Claire Bancquart

## **Marta Petreu**

Traduction par Linda Maria Baros

### **Pour Marc Delouze**

Il comprend ce qui nous est arrivé à l'Est tout au long du XXe siècle  
il fait partie des Occidentaux qui admettent – ils sont rares –  
qu'il nous est arrivé quelque chose de mal  
c'est-à-dire le Mal  
qui le vise lui aussi  
comme une flèche qui pointe droit vers son cœur

Il comprend très bien la poésie de tous  
et l'écoute  
comme s'il regardait naître,  
sous les doigts hâlés de Patricia,  
un dessin embué

Ses poèmes décrivent les choses humbles privées d'espoir de notre monde  
Il donne une chance à la réalité  
la plus anodine  
dont nous les poètes sommes pétris

Marc a le regard compatissant de celui qui par amour a fait  
souffrir  
sans le vouloir  
d'autres êtres  
il a donc eu tort  
Mais à présent il comprend tout sourit et pardonne

Je l'ai rencontré pour la première fois en novembre 2005 un mois sombre  
à Paris à la Fondation Boris Vian  
et je me suis rappelé en le voyant qu'il était mon frère  
qu'ensemble nous pourrions échafauder toutes choses : plaisanteries jeux ou rêves

parce que l'écriture poétique  
il le dit si bien  
« nettoie mon être : plus elle est sombre, plus il s'éclaire »  
jour après jour

## Temps de l'homme-monde

Ce qui se révèle, dans les pages de Marc Delouze – celles des *Souvenirs de la Maison des Mots*, de 1971, et de *C'est le monde qui parle*, de 2007 –, c'est qu'elles touchent à une **enquête** ayant trait aux liens irrémédiables entre l'homme et le monde, entre le monde et l'homme, à l'indécision fondatrice qui unit ces deux termes, aux palpitations secrètes de l'homme-monde. Il y est question d'une valse que ces deux pôles entretiennent, valse dont il appartiendrait à Brel seul de compter les temps. C'est donc de cela qu'il sera question.

Marc Delouze écrit : « je regarde, mais ce que je vois n'est pas ce que je regarde / non / ce que je vois se situe quelque part dans le hors-champ de mon regard<sup>1</sup> » ; la seule prétention qu'aura cette recherche esquissée : dire ce qui se situe dans le hors-champs de mon propre regard à la lecture de ces pages.

De la tentative poétique propre à Marc Delouze, tout semble dit à la commissure de l'exergue du premier recueil et du titre du second ; l'une de Novalis, l'autre de Louis-René des Forêts. Ainsi, on lit : « Nous cherchons partout l'absolu / et nous ne **trouvons** que les choses. ». La citation complète de des Forêts stipule, elle : « Non, ce n'est ni lui ni moi, c'est le monde qui parle. C'est sa terrible beauté. ». C'est dans cet espace qu'il convient d'évoluer brièvement, de même qu'il convient d'étudier en quoi, ce qui donne l'impulsion primale de son oeuvre est ce mouvement d'une course ébauchée vers un sens qui se refuse.

En effet, il écrit dans les pages qui furent ses premières : « enfin saurai-je le saisir / non pas ce « quoi » mais le *sens* du quoi<sup>2</sup> ». Quinze ans plus tard, il se récite, et « farfouille dans [sa] mémoire à la recherche d'un antique destin<sup>3</sup> », donc de cette réalité qui se tient à la croisée du sens de la vie des hommes et d'un monde lui-même signifiant. C'est ce monde que le poète arpente. Voilà qui semble resurgir, dans sa méditation de Passignano, lui, pensant à ces bâtisseurs de monde – dans le sang, certes – que les hommes ne sont plus. Il note : « dans ma tête les pilums romains se brisent contre les carapaces des éléphants d'Hannibal, [...] je rouvre les yeux sur un paysage qu'une poussière froide recouvre, de larges taches d'huile de moteur maculent les trottoirs<sup>4</sup> ». Mais, le chant du poète n'est pas – et ne saurait être – que cette déploration devant la conscience désertée de l'homme, qui ne se retrouve plus aux prises qu'avec

---

1 Delouze, Marc. *C'est le monde qui parle*. Paris : Verdier, 2007, p. 22

2 Delouze, Marc. *Souvenirs de la Maison des Mots*. Paris : La passe du vent, 2012, p. 122

3 Delouze, Marc. *C'est le monde qui parle*. Paris : Verdier, 2007, p. 15

4 *Ibid*, p. 69

une télé qui beugle les nouvelles d'un paysage mort. En effet, quelque chose attend derrière l'apparence, dans cette éternelle capacité de sursaut du monde, une chaleur qui reconstruit du sens, et conjure les destins éboulés, quelque chose comme « des poules timides couvant le destin de civilisations endormies <sup>5</sup> ».

Conscience d'un sens effondré, ébauché, puis conquête d'un sens qui se dérobe, il y a de tout cela dans cette œuvre.

Tout d'abord, conscience d'un sens effondré, qui se lit dans le paysage et dans les hommes, dans le paysage qu'ils forment eux-mêmes. C'est un monde dégingandé qui se dessine tout d'abord. Présence première et éminente du sens qui devrait irriguer le monde, en même temps que symbole d'une dialectique ascendante que l'homme désire dans les tréfonds de sa personne – il écrit que, dans ce monde, « la verticalité des êtres ne va pas de soi <sup>6</sup> », mais est à conquérir, devrait-on rajouter –, ne font plus réponse que « les miroirs glauques » des « nids de poule <sup>7</sup> ». Le soleil et la direction fondamentale qu'il devrait représenter, lui, ne se montre plus que sous la forme d' « éclairs débités <sup>8</sup> ». Dans les *Souvenirs*, l'univers, représenté sous la forme impossible du cercle – impossible, puisque dans sa clôture se joue tout d'un sens semble-t-il souverain –, prenait déjà la triste figure de « ce lit défait <sup>9</sup> ». Le monde, plus tard – c'est là nous qui extrapolons –, ne semblera plus être que « ce crachas pétris de terre et de poussière <sup>10</sup> ». Au milieu de ce qui ne semble plus être que décombres, que « ruines séculaires <sup>11</sup> », naît le rêve d'une autre vie en même temps que celui d'un autre monde, chez celui qui, tout jeune poète, rêvait que son rêve survive au rêve. Le rêve d'un sens possible, d'une direction possible et nécessaire dans un monde privé de tout sens. Le poète, alors, arpente le monde « à la recherche d'une source <sup>12</sup> », source, de lui-même, du monde et du dire.

Au creux de ce mouvement, c'est bien à une métamorphose que l'on assiste. Tout d'abord, seul le désastre du monde semble prégnant, la béance seule semble souveraine. En effet, le poète commence par arpenter la « crevasse en [lui] profonde et dissimulée <sup>13</sup> », il avouera s'être laissé saisir par « la morbide symphonie du monde », tout en sachant être vain le « combat [de la] nostalgie <sup>14</sup> ». Alors, c'est à la voix poétique qu'il

---

5 *Ibid*, p. 88

6 *Ibid*, p. 67

7 *Ibid*, p. 21

8 *Ibid*, p. 33

9 *Souvenirs de la Maison des Mots*. p. 169

10 *C'est le monde qui parle*. p. 30

11 *Souvenirs de la Maison des Mots*. p. 159

12 *C'est le monde qui parle*. p. 13

13 *Ibid*, p. 122

14 *-C'est le monde qui parle*. p. 21

convient d'interroger – interroger, puisque ses mots sans personne, sont pour l'homme-même qui les écrit, question. Elle stipule, péremptoire : « mais l'oeil n'a toujours pas soulevé sa paupière de pierre <sup>15</sup> ». C'est de cela, et de cela seul, qu'il sera dès-lors question : libérer l'oeil de l'aveuglement auquel sa paupière de pierre le condamne. Dans un même mouvement, se révéleront alors et l'homme, et le monde ; leur étreinte, par-delà la séparation que le langage oblige à fonder.

Métamorphose, dis-je. En effet, s'il est bien toujours question de fêlure, celle-ci se trouve éclairée d'un jour nouveau. Les simples « détails », que le marcheur rencontrait dans un paysage aveugle deviennent signes <sup>16</sup>, appels vers autre chose, et sa conscience. Répondant à l'appel lointain – et peut-être fantasmé – du muezzin ou du berger, il s'en va traverser « l'inépuisable brouillard qui occulte d'immenses pans du paysage <sup>17</sup> ». Il s'en va « témoin indispensable des métamorphoses du monde <sup>18</sup> » ; dès-lors, ce qui était fêlure, au début des *Souvenirs*, se mue en « bouche invisible <sup>19</sup> », source de « l'arrière-parlé <sup>20</sup> » - de ce parlé de l'arrière, de l'arrière-pays de soi – du poète. C'est ce même poète, qui se découvre, d'abord souffrant, puis voyant au pays des aveugles ; dont les rêves se feront « rêve d'irrigation des savanes aphones / dessinant des rus frais aux pieds des assoiffés ». L'homme, lui, se pend aux rêves d'une fraternité impossible, pour conjurer les destins renversés de ceux dont le vide ne fait plus réponse qu'au vide. Poète dans la Cité, donc, cité cosmique dans le poète – et dans les autres, dont il porte la même figure, derrière le mensonge des traits. Il se prend à rêver de destins chorégraphiques, où les uns font réponse aux autres, les hommes font réponse au monde, l'ombre-même des hommes faisant réponse à leur lumière intérieure. Chorégraphie, chez cet homme au panama blanc du *Monde qui parle*, qui n'est plus seulement le fantôme d'un lien et d'une harmonie défaits, mais le symbole d'une harmonie possible. Souvent, le langage des poètes ne semble qu'un impossible balbutiement ; pourtant, le poète s'essaie à la rencontre. Rencontre qui, même dans l'amour, ne semble plus revenir qu'à tenter de « fixer un reflet parmi les millions qui scintillent à la surface de la rivière <sup>21</sup> ». Pas plus de nécessité donc, qu'ailleurs, sinon à concevoir que l'homme est condamné à vivre de viatique. C'est un peu cela, également, la poésie de Marc Delouze ; une philosophie de la joie du viatique, viatique de monde dans et par-delà son impossibilité-même. Le plafond des hommes est lui-même

---

15 *Souvenirs de la Maison des Mots*. p. 173

16 *C'est le monde qui parle*. p. 25

17 *Ibid*, p. 33

18 *Ibid*, p. 88

19 *Souvenirs de la Maison des Mots*. p. 163

20 *Ibid*, p. 156

21 *C'est le monde qui parle*. p. 57

désespéré. **A Dans l'île de** Rodrigue, « les dernières étoiles prisonnières des tamariniers meurent comme des éphémères pris dans une toile d'araignée<sup>22</sup> ». Et les hommes ne sont pas insensibles à cette « violence glaciale qui parfois traverse les corps <sup>23</sup> ». Au poète lui-même, vient la tentation de faire corps avec le « monde des malades <sup>24</sup> », eux qui semblent tels ces amazoniens, sans mots pour dire l'horizon. C'est bien cela, à quoi s'essaie le poète, entourer le monde de sa cerne qui, en même temps qu'elle le limite, le perfuse de son sens, de son sang, devrait-on écrire. Le poète vient convoquer ce monde possible qui sommeille sous les cendres. Le regard est anxieux, pour lequel celui des autres ne saurait même plus être réponse, ce dernier regard dans lequel « chavire / un grand navire inutile <sup>25</sup> ». Pourtant, il écrit : « voilà ce qu'il en aura été / de nous [...] mais qui certes aurait pu / être différent si nous étions / ce que nous devrions être ». Cette bouche d'ombre semble donc venir, également, révéler au monde le signe d'une antique souveraineté, le cracher à sa face glabre devrait-on dire. Ce signe d'un temps, jamais réalisé, mais toujours possible où les hommes « n'étaient pas encore mort ».

C'est dans l'indécision entre l'homme et le monde, leur communion irrésoluble que se lie leur destin commun. Grâce à une structure en miroir, ce qui est révélé de souveraineté antique par le chœur secret qui habite le poète, et qui le tisse dans ses entrailles, fait réponse au monde. Dans les *Souvenirs*, il écrit ces mots, qu'il offre à leur propre énigme : « Le ciel au-delà le ciel en deçà / Les étoiles au-delà les étoiles en deçà / tout ce qui est au-delà se retrouve en deçà / Gloire à qui comprendra ». Cette indistinction se lit dans les mots du poète. Ceux-ci semblent en effet révéler que les hommes surgissent du monde-même, et se re-coagulent chaque jour à partir d'un sang qui ne leur appartient pas ; semblable à cette « flamme errant de chair en chair à la recherche d'une langue capable de la nommer <sup>26</sup> ». Chaque matin, semble se jouer quelque chose comme une recreation du monde. A Nouakchott, il pense : « la Terre apparaît plate et vide, avenues, ruelles, placettes ensablées semblent abandonnées, tout est désert, puis peu à peu des millions de minuscules leurs portées par le sable en suspension dans l'air se coagulent, les premières silhouettes humaines apparaissent <sup>27</sup> »

C'est donc cela, que nous retenons pour nous-mêmes de l'œuvre de Marc Delouze. Tandis que, dans un premier mouvement, seule la béance intime semble souveraine, des réalités lui font réponse, comme cette odeur de jasmin, sentie à Abu

---

22 *Ibid*, p. 79

23 *Ibid*, p. 100

24 *Ibid*, p. 102

25 *Souvenirs de la Maison des Mots*. p. 185

26 *C'est le monde qui parle*. p. 52

27 *Ibid*, p. 66

Gosh, dans la banlieue de Jérusalem et, semble-t-il symbole de l'antique souveraineté de la ville, comme des hommes. Dans ce parfum, semble se jouer un triomphe mystérieux, mêlé aux odeurs de « gaz d'échappement, d'urine, d'ordures ménagères, de gravats <sup>28</sup> ». Il semble un de ces triomphes secrets, dispersés à-même le monde, qui nous appelle et nous répond. Qui nous répond, bien plutôt, puisque c'est en cela seul que peut se résoudre une partie de son mystère. Il semble faire réponse à une question souterraine, surgie de la bouche d'ombre du poète, question à jamais informulable, mais dont semblent nourries toutes ces pages. En elles, se rejoue tout le paradoxe du dire poétique, qui fut à l'origine dire du monde et de la plénitude. Et, quand ce dire est dans l'impossibilité de dire cette plénitude – qui semble depuis toujours brisée -, il chante l'écart qui l'en sépare. C'est donc au récit de l'impossibilité du Récit que l'on assiste, du combat de l'homme, à-même le monde. A-même un monde où la beauté passe en fraude, une beauté que nous connaissons, mais une beauté métisse, également, propre à notre époque. C'est là, la philosophie de la joie du viatique de Marc Delouze qui est, semble-t-il, la dernière qui puisse nous être offerte. Philosophie qui nous laisse librement jouir de ces choses, semble-t-il « posée(s) là comme un livre oublié sur l'étagère d'une bibliothèque dévastée <sup>29</sup> ». Je dirais, philosophie de la fêlure, également, m'autorisant des mots du poète, qui traitait d'un « ciel de plâtre fissuré <sup>30</sup> ». C'est cette fissure, ou fêlure, qui se révélera bouche d'ombre, depuis laquelle surgira la voix du poète, un sens possible pour le monde, ainsi que l'éternelle capacité de sursaut des hommes. Ainsi, si le poète nous révèle tout d'abord qu'il est un cri derrière le souffle, il semble venir nous révéler que, dans le vieux monde – semble-t-il depuis toujours brisé -, le poème est gros d'un monde possible, où les hommes seraient rendus à eux-mêmes. S'y rejoue éternellement quelque chose qui ressemble aux premiers pas de l'homme qui n'était pas encore homme, dans le monde qui n'était pas encore monde, et d'où provient son éternelle capacité de sursaut. Enfin, en cette fin du jour et de cette lecture, me reste-t-il à emprunter ses mots, pour dire : « enfin le jour est là / quelque chose flotte dans l'air / une attente <sup>31</sup> »... A cette attente, il nous convient de faire réponse.

Thomas Fraysse

---

28 *Ibid*, p. 11

29 *Ibid*, p. 18

30 *Ibid*, p. 44

31 *Ibid*, p. 71